

# Ces eaux miraculeuses que vénéraient les anciens

(documentation recueillie par F. Klein-Rebour publiée dans LA TECHNIQUE DE L'EAU 1970/280)

Les anciens magnétisaient souvent des fontaines entières et en faisaient ainsi des piscines miraculeuses, dans lesquelles on n'avait qu'à s'immerger pour être guéri.

Près de Pergame était une de ces sources mise sous l'invocation d'Esculape.

C'est auprès de cette source que se rendit au II<sup>ème</sup> siècle le rhéteur Aelius Aristides. Il a consacré à la décrire, un des six discours sacrés qu'il composa pour remercier le dieu qui l'avait guéri.

Il appelle cette fontaine le "Puits d'Esculape », et il dit : "On a vu un muet recouvrer la parole après y avoir bu ; de même ceux qui en ont approché de leurs lèvres acquièrent le don de prophétie. Il a suffi à d'autres de puiser dans cette eau pour conserver la santé... »

Il nous faut ajouter que la plupart de ces fontaines miraculeuses devaient leurs propriétés aux substances qui s'y trouvaient en suspension.

Il y avait ainsi dans le Tyrol, un lac entier, dont les fées, disait la légende, avaient rendu les eaux excellentes pour les goitreux. Elles l'étaient réellement, mais une analyse chimique permit, par la suite, d'y découvrir de l'iode, et on eut alors le secret des miracles.

Ces pratiques étaient si solidement établies, si bien passées dans les mœurs, et dans les habitudes journalières, qu'à Rome, le sosie de l'Amphitryon y faisait allusion, sûr d'être compris de tout le monde.

Des prodiges qui avaient eu d'autant plus de faveur que la religion les avait consacrés, et la superstition propagée, ne devaient jamais se perdre complètement.

Des mains des prêtres païens, et même chrétiens, ils arrivèrent dans celles des savants de l'époque, qui, d'abord aussi bien que les premiers possesseurs, les gardèrent en aaves.

Puis des mystères religieux qu'ils étaient, les prodiges devinrent des secrets scientifiques, mais sans faire toujours passer ce que les momeries de la science ancienne, leur avait donné, et l'on fut forcé de retrouver par la suite, ce que l'on aurait eu qu'à prendre.

C'est ainsi qu'Aristote ayant dit le premier que "l'eau de mer n'est pas potable froide, mais qu'elle peut le devenir étant chauffée", ne dit pas un mot sur l'évaporation qui seule complète l'expérience.

Saint-Basile-le-Grand, qu'on peut s'étonner de voir intervenir en cette affaire, fut beaucoup plus explicite. Il dit en termes formels que de son temps (329-379), en rendait potable l'eau de mer en la faisant bouillir, puis on recueillait sa vapeur dans des éponges, que, l'on pressait ensuite pour en exprimer l'eau devenue douce.

C'est au hasard sans doute que l'antiquité devait cette découverte, et comme pour beaucoup d'autres inventions, rien n'étant venu en consacrer la pratique, ou plutôt la routine empirique, elle se perdit et on dut la retrouver.

Porta au XVI<sup>e</sup> siècle, les Espagnols Martinez Leyva, Fernandez, de Quiros et Gonzales de Leza, au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, étudièrent la question de l'eau de mer rendue potable.

L'Académie des Sciences en 1668, 1684, 1718 approuva quelques expériences à ce sujet, surtout les dernières faites par un médecin de Nantes, nommé Gautier, dont la machine fut conservée longtemps aux Arts et Métiers, mais ce ne fut qu'en 1763 que Poissonnier, plus de 2.000 ans après Aristote, retrouva cette invention avec ses machines distillatoires.

"Entre les superstitions qui rendent les hommes heureux, écrivait naguère un chroniqueur en veine de raillerie, il serait cruel de leur enlever la foi aux médecins, aux médecines, aux sources de santé, et aux eaux miraculeuses". Boutade d'homme, bien portant, à laquelle il ne faudrait pas attacher plus d'importance qu'elle ne mérite.

Mais quand une mode remonte à plusieurs siècles, elle est due à autre chose qu'à un engouement passager: elle correspond à des besoins, à des sentiments qui sont de tous les temps.

On l'a depuis longtemps remarqué, "c'est un des phénomènes les plus honorables pour la civilisation romaine, que le nombre des stations thermales... Elles témoignent du raffinement de la vie sociale sous les empereurs... Ce ne sont point des êtres incultes qui auraient mérité d'avoir ces maladies confortables, auxquelles les "aquae calida », les " aquae balnearia» étaient nécessaires, de tels traitements attestent une noble et brillante usure... ».

En Grèce ancienne, Homère a décrit les sources de Scamandre. Pindare n'a point manqué de signaler les vertus des eaux d'Himera. Hérodote parle des sources sacrées de Castalie à Delphes: d'Hippocrène en Argolide. Aristote parle des eaux de Scotussa en Thessalie, et de celles d'Oedepsus dans l'île d'Eubée.

Il y avait une certaine fontaine Canathus auprès de Nauplie qui jouissait d'une propriété fort remarquable: les Argiennes s'y rendaient en foule: cette eau leur refaisait une virginité. La fontaine tenait cet enviable privilège de ce que Junon venait s'y chaque année, dans cette intention.

Hérodote décrit une source non moins miraculeuse qui existait en Ethiopie: « Ceux qui se baignent dans cette fontaine, écrit l'historiographe, en sortent parfumés d'une odeur de violette, et plus luisants que s'ils s'étaient frottés d'huile. L'eau de cette source est si légère que rien ne peut y surnager, pas même le bois, ni les choses encore moins pesantes que le bois ; tout ce qu'on y jette va au fond. Si cette eau est véritablement telle qu'on le dit, l'usage continuel qu'en font les Ethiopiens est peut être la cause de leur longévité (cent vingt-ans et plus) ».

La fontaine de Jouvence n'avait pas des qualités différentes, et qui sait si ce n'est pas de cette source légendaire qu'Hérodote veut nous entretenir ?

Tout porte à croire que les Celto-Gaulois, de même que les Germains, appréciaient les eaux thermales dont ils regardaient les vertus salutaires comme un bienfait particulier des dieux.

Une coupe trouvée dans le val d'Otanez près de Santander a été apportée là de très loin, sans doute par un buveur qui n'hésitait pas à faire un long voyage pour recouvrer la santé.

En effet ce précieux objet dédié à la nymphe d'Umeri ne se rapporte à aucun endroit connu aujourd'hui en Espagne.

Cette coupe en argent qui pesait environ 33 Onces espagnoles montre la nymphe d'une source épanchant de son urne un flot abondant qui est recueilli dans un bassin de pierre: un homme vêtu comme un esclave, remplit une cruche de cette eau, tandis qu'un autre, à l'aide d'une amphore, en verse un tonneau, ou une outre, placée sur une char conduite par des bœufs: n'est-ce pas la preuve que l'eau minérale, du moins celle d'Umeri, était transportée au loin.

Toute la vie thermale se trouve évoquée cette image; ici un jeune serviteur offre un gobelet plein d'eau à un vieillard enfoui, dans un siège profond: là un berger sacrifie sur un autel, tandis qu'un personnage en toge fait, au dessus d'un autre autel, une libation.

A l'exemple de leurs ancêtres, les Gallo-romains vénéraient les nymphes qui leur rendaient la santé. Ils allaient jusqu'à diviniser les sources elles-mêmes dont l'eau était capable de tels miracles. Ainsi, tandis que le dieu Borvonus personnifiait les eaux de Bourbonne, Luxovius personnifiait celles Luxeuil.